Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: [8] (1905)
Heft: 30

Artikel: Le prisonnier
Autor: Gorki, Maxime
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-255364

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Siehe Rechtliche Hinweise.

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. Voir Informations légales.

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. See Legal notice.

Download PDF: 11.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LE PAYS ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

* * POUR LA FAMILLE * *

PARAISSANT

A PORRENTRUY

N° 30 | Supplément du Dimanche 30 juillet | 1905

LE PRISONNIER par Maxime GORKI

(Traduction de S.-M. PERSKY)

— J'ai compris! Tu es un imbécile! dit le prisonnier d'un ton laconique et expressif.

— Ha! ha! Je t'ai donc deviné? triompha Iefimouchka.

— Nigaud! Qu'est-ce que tu as deviné? dit le prisonnier avec un rire forcé.

— A propos du bois... Je comprends... Tu penses qu'arrivé dans la forêt tu me fausseras compagnie et que tu t'en iras par les champs et par les bois. N'est-ce pas!

— Tu es bête! dit l'homme en haussant les épaules. Et où voudrais-tu que j'aille?

— Où cela te conviendrait, ça, c'est ton affaire!

— Mais où?

L'interlocuteur d'Iefimouchka était fâché et désirait beaucoup entendre son compagnon lui indiquer où il aurait pu aller.

— Je te dis, où ça t'aurait convenu! déclara Iefimouchka calmement.

— Je n'aurais pas su où m'enfuir, petit frère! dit son compagnon à voix basse.

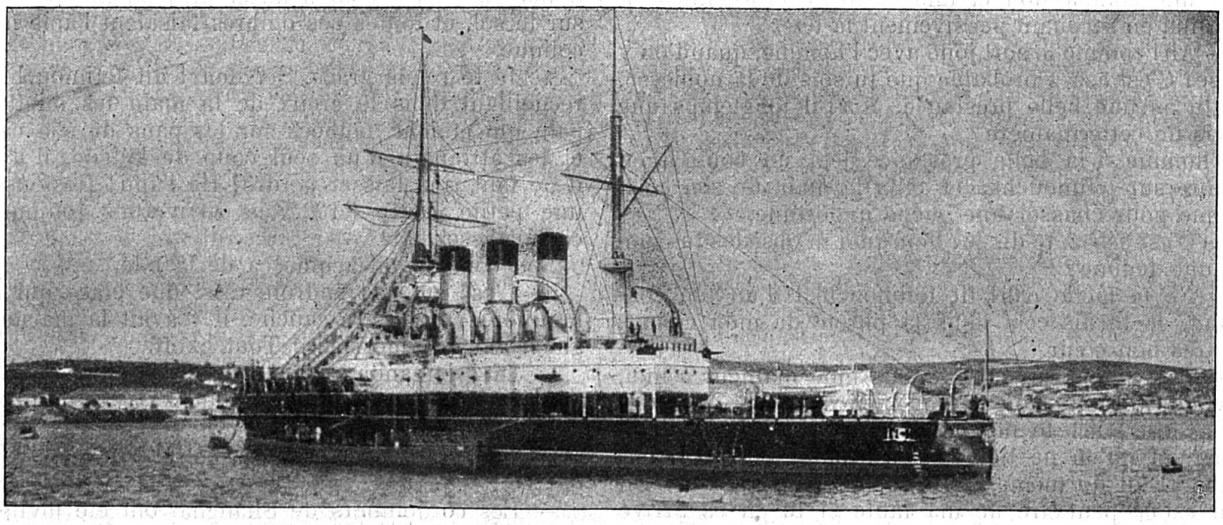
— Allons donc! prononça le convoyeur avec doute et il agita même la main. On peut toujours s'enfuir quelque part. La terre est grande; il ne manquera jamais de place pour un homme.

— Et qu'est-ce que cela te fait! Tu voudrais peut-être que je prenne la fuite? s'informa le prisonnier en souriant.

— Vois-tu ça! Tu as de bonnes idées! Est-ce ainsi que les choses doivent se passer! Tu décamperas, et qui mettra-t-on en prison à ta place? C'est moi qu'on enfermera alors. Non, je dis cela, comme ça, pour dire quelque chose...

— Tu es heureux... et d'ailleurs tu as l'air d'un bon moujik, dit le compagnon d'Iefimouchka en soupirant. Iefimouchka se hâta de l'approuver.

— C'est juste, quelques personnes disent que je suis heureux; et c'est juste aussi que je suis un bon mou-



Le navire de guerre mutin : Le KNIAS POTEMKIN, vaisseau amiral de l'escadre russe de la Mer Noire.

(Texte page 235).

jik. Je suis simple, voilà la vraie cause. Les autres gens ne cherchent que leur profit et rusent pendant toute leur vie; pourquoi le ferais-je? Je suis seul au monde. Si l'on ruse, on meurt, et si on vit dans la droiture, on meurt aussi. Alors j'aime mieux marcher tout droit.

— Tu as raison! remarqua le compagnon d'Iefimouchka avec indifférence.

— Et comment donc? Pourquoi me mettrais-je à agir contre ma conscience, puisque je suis seul; tout est là. Moi, petit frère, je suis un homme libre: et je vis comme je veux, et je passe ma vie à observer ma propre loi... Oui... Et comment t'appelles-tu?

— Comment? Eh bien, disons Ivan Ivanow...

— Ah! Tu es du clergé, hein?

— Non...

— Bien vrai? Et moi, qui croyais que tu étais du clergé!

— A cause de mon habit, peut-être?

— Oui, oui! Tu ressembles tout à fait à un moine fuyard. Mais ton visage ne correspond pas à ton vêtement: d'après ta physionomie tu dois être soldat... Dieu sait quelle espèce d'homme tu es? Et Iefimouchka jeta un regard curieux sur le vagabond. Celui-ci soupira, arrangea son chapeau sur sa tête, essuya son front couvert de sueur et demanda au garde-champêtre:

— Tu fumes la pipe?

— Ah! oui, je t'en prie! C'est bien sûr que je fume...

Il sortit de sa blouse une blague à tabac graisseuse et, la tête penchée, il se mit à bourrer de tabac une pipe d'argile, mais sans cesser de marcher.

— Allume si tu veux!

Le prisonnier s'arrêta et, se penchant vers le feu que lui tendait son compagnon, il alluma une cigarette. Une fumée bleue monta en l'air.

— De quelle classe es-tu, alors? un bourgeois, peut-être?

— Un noble... dit laconiquement le prisonnier et il cracha de côté, sur les épis de blé, déjà couverts d'un reflet doré.

— Hé, hé! C'est gentil! Comment se fait-il alors que tu te promènes sans passeport?

— Voilà, parce que c'est ainsi.

— Alons, allons! En voilà une affaire! Ta noblesse n'est pas accoutumée à une pareille vie de loup? Toi, malheureux!

— C'est bon... c'est assez bavardé... dit sèchement le malheureux.

Mais Iefimouchka regardait l'homme sans passeport avec une compassion et une curiosité croissantes; il continua en secouant pensivement la tête:

— Ah! comme le sort joue avec l'homme, quand on y pense! C'est assez probable que tu sois de la noblesse, car tu as une belle prestance. Y a-t-il longtemps que tu vis de cette manière?

L'homme à la belle prestance jeta un coup d'œil sombre sur Iefimouchka et agita la main de son côté, comme pour chasser une guêpe importune.

— C'est assez, te dis-je! Pourquoi m'obsèdes-tu comme une femme?

— Ne te fâche pas! fit Iefimouchka d'un ton conciliant. Je te dis cela dans la pureté de mon cœur... j'ai très bon cœur.

— Tant mieux pour toi... Mais mon malheur à moi, c'est que tu as la langue trop bien pendue.

— C'est bon! Je me tairai... on se tait, quand on s'aperçoit qu'on ne tient pas à écouter votre conversation. Tout de même, tu te fâches sans raison... Ou bien est-ce peut-être de ma faute si tu en es arrivé à mener l'existence d'un vagabond?

Le prisonnier s'arrêta et serra les dents si fort que ses pommettes en devinrent rouges comme des charbons ardents; et ses poils gris se hérissèrent sur ses joues. Il regarda Iefimouchka des pieds à la tête en clignant des yeux et avec une expression de méchanceté croissante.

Mais, avant qu'Iefimouchka eût remarqué cette mimique, il se remit à arpenter le sol à grand pas.

Une sorte de rêverie distraite se trahissait sur le visage du centenier bavard. Il regarda le ciel, d'où descendaient les trilles des allouettes et leur répondit en sifflant entre ses dents, tandis qu'il rythmait le mouvement de son gourdin sur celui de ses pieds.

Ils arrivèrent à la lisière de la forêt. C'était comme une muraille immobile et sombre, nul son n'en sortait pour venir à la rencontre des voyageurs. Le soleil se couchait déjà et ses rayons obliques teintaient de pourpre et d'or les têtes des épis. Une humidité parfumée s'échappait des arbres, le crépuscule et le silence concentré qui remplissait le bois, faisaient naître dans l'âme un sentiment d'oppression.

Lorsque la forêt est immobile et sombre, et qu'elle paraît enveloppée dans une paix impénétrable, lorsque chaque arbre semble écouter attentivement on ne sait quoi, alors on dirait que cette forêt tout entière est remplie d'une vie mystérieuse qu'elle va laisser s'échapper. Et on s'attend à en voir surgir tout à coup quelque chose d'énorme et d'incompréhensible pour l'esprit humain et qui, prenant la parole d'une voix puissante, racontera les grands secrets de la création de la nature.

II

Arrivés à la lisière du bois, Iefimouchka et son compagnon décidèrent de se reposer et s'assirent dans l'herbe, près d'une large souche de chêne.

Le prisonnier détacha lentement la besace de son dos et demanda d'un ton indifférent au centenier:

— Veux-tu du pain?

— Si tu m'en donnes, j'en mangerai, répondit Iefimouchka en souriant.

Et ils se mirent à mâcher leur pain, sans parler. Iefimouchka mangeait lentement et soupirait sans cesse, en examinant les alentours; son compagnon mangeait vite et mâchait avec bruit en mesurant des yeux son morceau de pain.

Les champs prenaient une couleur plus foncée; les blés avaient déjà perdu leur teinte dorée et devenaient d'un rose soufré; des nuages déchiquetés arrivaient du sud-ouest, et jetaient sur la terre des ombres qui couvraient les épis, s'étendaient jusqu'au bois, là où l'on apercevait confusément la silhouette de deux êtres humains. Et les arbres aussi projetaient leur ombre sur le sol, et toutes ces ombres faisaient l'âme mélancolique.

— Je te rends grâce, Seigneur! dit Iefimouchka en recueillant dans le creux de la main les miettes de pain qui étaient tombées sur les pans de son caftan; et les attrapant d'un seul coup de langue, il ajouta: il ne faut rien laisser perdre! Hé l'ami! Restons-nous une petite heure ici? Nous arriverons toujours au cachot assez tôt!

Son compagnon acquiesça de la tête.

— C'est joli, cet endroit, c'est une place qui m'est familière... Là-bas, à gauche, il y avait la maison seigneuriale des messieurs Toutchkoff.

— Où? demanda vivement le prisonnier, en se tournant dans la direction qu'Iefimouchka avait indiquée de sa main.

(A suivre.) Maxime GORKI.

— Les cordonniers de Shanghaï ont été invités par le taotaï à ne plus confectionner leurs semelles avec des papiers écrits, cette façon de faire étant une offense à Confucius.